

Wilhelm Vischer : *Le prophète Habacuc* (trad. fr. Albert Cavin).
Labor et Fides, Genève, 1959

Daniel Lys

Citer ce document / Cite this document :

Lys Daniel. Wilhelm Vischer : *Le prophète Habacuc* (trad. fr. Albert Cavin). Labor et Fides, Genève, 1959. In: Études théologiques et religieuses, 35e année, n°4, 1960. pp. 309-314;

https://www.persee.fr/doc/ether_0014-2239_1960_num_35_4_1683_t1_0309_0000_1;

Fichier pdf généré le 11/03/2024

Revue des Livres

Wilhelm Vischer : LE PROPHETE HABAUQUQ (trad. fr. Albert Cavin). Labor et Fides, Genève, 1959.

Ce livre d'une soixantaine de pages se présente comme un commentaire suivant pas à pas le texte biblique. S'il est petit en étendue, il ne l'est pas en importance ; car, au fur et à mesure de l'interprétation, l'auteur est amené à préciser ce qu'est la notion de *justice* (p. ex. pp. 13, 27 sq, 36) en un monde où règnent et où se succèdent les grandes puissances, et d'autre part à réfléchir sur *l'actualité* aujourd'hui de cette Parole de Dieu pourtant révélée alors dans des événements particuliers de l'histoire. C'est dire combien cet ouvrage est intéressant pour quiconque veut comprendre comment est fondée la méthode de Wilhelm Vischer, et d'autre part veut apporter aux hommes d'aujourd'hui, à partir de l'A.T., une parole qui respecte le texte et qui cependant soit la Parole de Dieu *hic et nunc* — et dans cette ligne de réflexion on lira avec d'autant plus d'intérêt ces pages si l'on sait (cf *Post-scriptum*) qu'elles ont à l'origine constitué une conférence donnée à des pasteurs et anciens de Yougoslavie en 1957 et immédiatement traduite en hongrois.

On ne sait rien sur la personne d'Habaquq, sinon son nom — dont le sens même n'est pas sûr : ce qui compte, ce n'est pas l'homme mais le message. La situation his-

torique semble être celle de la fin du VII^{me} siècle — malgré certaines imprécisions qui ont permis des hypothèses telles que le remplacement des « Chaldéens » par les Grecs (« Kittéens »), non seulement par certains savants modernes, mais déjà par le Commentaire de Qûmran. En fait il s'agit du moment où l'empire chaldéen va prendre la relève de l'empire assyrien. Mais il ne faut pas se limiter à ce cadre, car ce message concerne encore d'autres hommes et d'autres temps ; et l'imprécision même de certains traits, le fait que certaines descriptions ne sont pas uniquement caractéristiques du peuple visé alors, semble non pas fortuits mais volontaires pour montrer que la Parole de Dieu dépasse cette époque d'Habaquq.

Après un préambule où l'oracle est défini comme *massa*, « fardeau », le message se présente sous la forme d'un procès. La première plainte du prophète rappelle le *Quousque tandem* de Cicéron — mais ce qui est en jeu ici n'est pas simplement le sort d'une république humaine : c'est la foi en la souveraineté de Dieu sur le monde. Il faut que Dieu intervienne contre l'injustice ; il faut que le croyant lutte avec Dieu plutôt que de se résigner, car il ne doit pas s'accomoder du monde tel qu'il est : cela reviendrait à s'accomoder de Dieu comme d'une idole. Or, la justice n'est pas simplement un idéal ; c'est la communion entre Dieu et l'homme, et ceci donne le sens à la vie : le Dieu juste maintient cette communion par sa présence et prouve dans la vie des hommes qu'il est leur Dieu, tandis que l'homme juste et les conditions justes sont ceux qui sont dirigés par Dieu et vers Dieu. C'est là quelque chose de révolutionnaire, car ainsi Dieu s'unit à l'opprimé contre le droit du plus fort ; et Israël devient le « flambeau de l'espérance » ; et si le combat de la foi est un appel incessant à la justice de Dieu c'est pour la libération non seulement d'Israël mais de tous les opprimés. Et l'injustice n'est pas simplement dans le peuple de Dieu mais dans le monde. « Jusques à quand ? », c'est la plainte de millions d'opprimés, — opprimés au nom d'un ordre divin, celui du dieu Assur. Chose curieuse,

l'oppresseur n'est pas nommé ; mais la mention des Chaldéens montre qu'il s'agit de liquider la domination inique d'Assur. Et cependant le fait qu'il n'est pas nommé pourrait bien être volontaire, montrant que l'accusation concerne ses crimes mais encore au-delà, et aussi ceux du peuple élu (ce qui explique que Paul Humbert ait pu identifier le tyran avec le roi de Jérusalem Jojaqim) : car l'injustice dans l'Eglise, même si elle est moins criante que chez les païens, est en fait plus grave, entachant l'honneur de Dieu. Le cri d'Habaquq n'est pas un gémissement se confondant avec les désirs de son peuple, mais il cherche la volonté de Dieu et le droit de Dieu, même si le châtimement doit commencer par Israël — et ainsi se distinguent le vrai et le faux prophètes.

La réponse de Dieu, « Je vais susciter les Chaldéens », souligne qu'il est le Maître de l'Histoire Universelle, lui qui a précédemment utilisé le roi d'Assur et plus tard fera venir Cyrus. Dieu renverse la situation. Sa réponse est quelque chose de précis dans les événements de l'époque — et cela ira jusqu'à la livraison de l'impie Jérusalem entre les mains des païens ! — ; mais en même temps « la Parole de Dieu a une portée qui s'étend bien au-delà de ce que nous pouvons retrouver exactement dans un seul événement de l'histoire » (ce qui explique qu'on ait pu suggérer de remplacer la mention des Chaldéens par divers autres). Le supratemporel, loin de ne pas participer au temps, se mêle à la succession des moments, les inclut, les qualifie, les détermine ; en sorte que le caractère concret de la Parole de Dieu concernant tel moment précis de l'histoire ne se limite pas au passé mais retrouve son actualité en un moment nouveau. Or la description du conquérant dont Dieu se sert est inquiétante pour celui qui attend que la justice de Dieu s'établisse sur la terre : c'est un sanguinaire que ce libérateur, — tant il est vrai que toute juste cause est vite souillée par le sang ; voici que la force trouve en elle-même son but, et voici que ce libérateur devra être châtié à son tour (ce qui n'est guère rassurant).

Habaquq ne peut accepter cette réponse de Dieu et lui adresser une seconde plainte ; combattre pour le droit c'est lutter avec Dieu. Mais qu'est la justice ? Certes pas le droit naturel, sur lequel on a pu tout fonder. Que Dieu la détermine donc ! N'es-tu pas Dieu ? Un tel conquérant ne peut avoir qu'une simple mission punitive, mais il ne peut faire régner la justice. « Nous ne mourrons pas » : en fait cette exclamation, selon la tradition juive, a été corrigée par respect, Habaquq disant réellement à Dieu : « Tu ne meurs pas ! ». Ainsi Habaquq a mis Dieu en question, et attend sa réponse.

La seconde réponse est l'ordre de mettre par écrit la vision. Dieu est bien Dieu. Il y a un délai pour la justice. Mais Dieu mène l'histoire vers sa fin, car il est seul Seigneur du monde. Du coup, l'attitude du croyant est définie par la fameuse formule : « Le juste vivra par la foi » ; où la *justice* ne consiste pas à observer un code mais à agir par confiance envers Dieu, où la *confiance* repose sur la fidélité de Dieu, et où *vivre* c'est être lié à Dieu (cf Mon Dieu, tu ne meurs pas ; nous ne mourrons pas : 1/12). Au contraire l'injuste veut conserver sa vie par lui-même, et la perd ; *a fortiori* le « grand homme » (2/5) qui croit avoir droit à une règle d'exception, qui fait fi de la justice des hommes et de la justice de Dieu, et que Dieu jugera aussi.

A la suite viennent les cinq « Malheur à celui... ! », où le mélange curieux de transgressions de grands et de petits montre que ces fautes sont en fait du même ordre : ces malédictions ne concernent pas seulement les grands qui sont au premier plan sur la scène de l'histoire, mais nous aussi qui ne pensons pas faire le mal en grand.

Dans la prière du chapitre 3, la protestation devient supplication, car la foi veut voir la réalisation de son espérance maintenant. Seulement si Dieu vient pour juger, il faut qu'il vienne avec sa compassion pour soutenir son enfant. Alors a lieu la théophanie du Dieu même de l'alliance du Sinaï qui est le créateur. Mais en venant ainsi,

Dieu par sa puissance ne veut pas confirmer le droit du plus fort — serait-ce lui ! — au mépris de la justice : l'histoire de son alliance avec Israël montre qu'il est avec celui qui est faible et sans droits, et que c'est ainsi qu'il veut faire valoir sa domination sur le monde. Ce qui montre que sa domination n'est pas usurpation, c'est qu'elle est libération et non oppression. Ainsi l'oint et le roi viendra-t-il pauvre, monté sur un âne, comme le juste qui soutient les faibles (Zach. 9). Ce qu'Habaquq veut savoir c'est si le droit que réclame Israël est conforme à la volonté de Dieu ou n'est qu'un rêve d'opprimés. Et finalement « la puissance des nations l'emportera-t-elle à cause de l'infidélité des élus ? ».

Le livre va se terminer sur cette vision, qui cependant n'est pas la venue du Seigneur. Habaquq sait que l'avenir n'appartient qu'à Dieu et il ne conteste plus, à la fois plein d'angoisse et de joie — paradoxe montrant qu'il s'agit bien d'une vision authentique et non d'une illusion ! Les fautes ne sont pas de simples injustices, mais des oppositions à Dieu ; et ceux à qui Dieu s'est révélé sont d'autant plus coupables qu'ils le connaissent ; en sorte que l'on comprend la frayeur de ceux qui en appellent à la justice de Dieu, car Dieu va venir pour juger ! mais ces hommes ne désespèrent pas quand même, sachant que jusque dans sa colère Dieu a compassion. C'est pourquoi le prophète termine (3/18) en disant : « Je tressaillerai de joie dans le Dieu de mon salut » : c'est le même terme que « libération » au v. 13 ; et c'est la racine même du nom de « Jésus », ce qui a permis à Jérôme de traduire « *Exultabo in Deo Jesu meo* ». On comprend mieux dès lors l'importance de la citation de Hab. 2/4b par Paul à Rom. 1/16-17 : « Evangile », cela veut dire « message de victoire », — la victoire pour laquelle Habaquq a prié et que Dieu a remportée par Jésus-Christ, le Fils de Dieu, devenu Juif et solidaire des hommes, jugé comme criminel par les Juifs et les païens, tué, enterré, ressuscité, établi à la droite de Dieu d'où il reviendra comme le juge. Il s'est « rendu solidaire de l'humanité coupable » et la co-

lère de Dieu nous a jugés et condamnés en lui, — pour que quiconque croit en lui soit sauvé ; là est la réponse à Hab. 3/2. Cette réponse permet au livre d'Habaquq de devenir « Parole actuelle de Dieu », — ce qui ne nous dispense pas du combat de la foi (Matth. 24), car la mort et la résurrection du Christ représentent la « crise » du monde entre le monde qui disparaît et le monde qui vient.

Daniel LYS

Jules Isaac : L'ANTISEMITISME A-T-IL DES RACINES CHRETIENNES ? (Fasquelles, éditeurs).

C'est le texte d'une conférence faite à la Sorbonne en 1959. Cette conférence doit être considérée comme la conclusion d'une action menée par M. Jules Isaac depuis quelques quinze ans. Le vénérable auteur lance un dernier appel à la conscience chrétienne afin que soit redressé l'enseignement chrétien concernant Israël. Puissions nous tous répondre à cet appel ! En effet, il s'agit d'une purification essentielle de notre vie religieuse qui s'impose et qui ne s'ajourne pas.

La très jolie brochure offre comme annexe deux programmes de redressement. Le premier, en dix-huit points, est celui que Jules Isaac a établi en 1947 et soumis au Congrès international judéo-chrétien de Seelisberg. Le deuxième, adopté par ce Congrès, est connu sous le nom des « Dix points de Seelisberg ». A ces deux textes sont joints des fragments du catéchisme du Concile de Trente concernant l'enseignement de la Passion de Jésus-Christ.

W. V.

Georges Marchal : OBSTACLES A LA FOI. Berger-Levrault, 1960, 170 p.

L'ouvrage présente quatre études : le Christianisme, tour de Babel ou réalité ; disgrâces et valeurs des dogmes et des mythes ; la création, scandale ou révélation ; les idéologies politiques de salut et l'avenir.